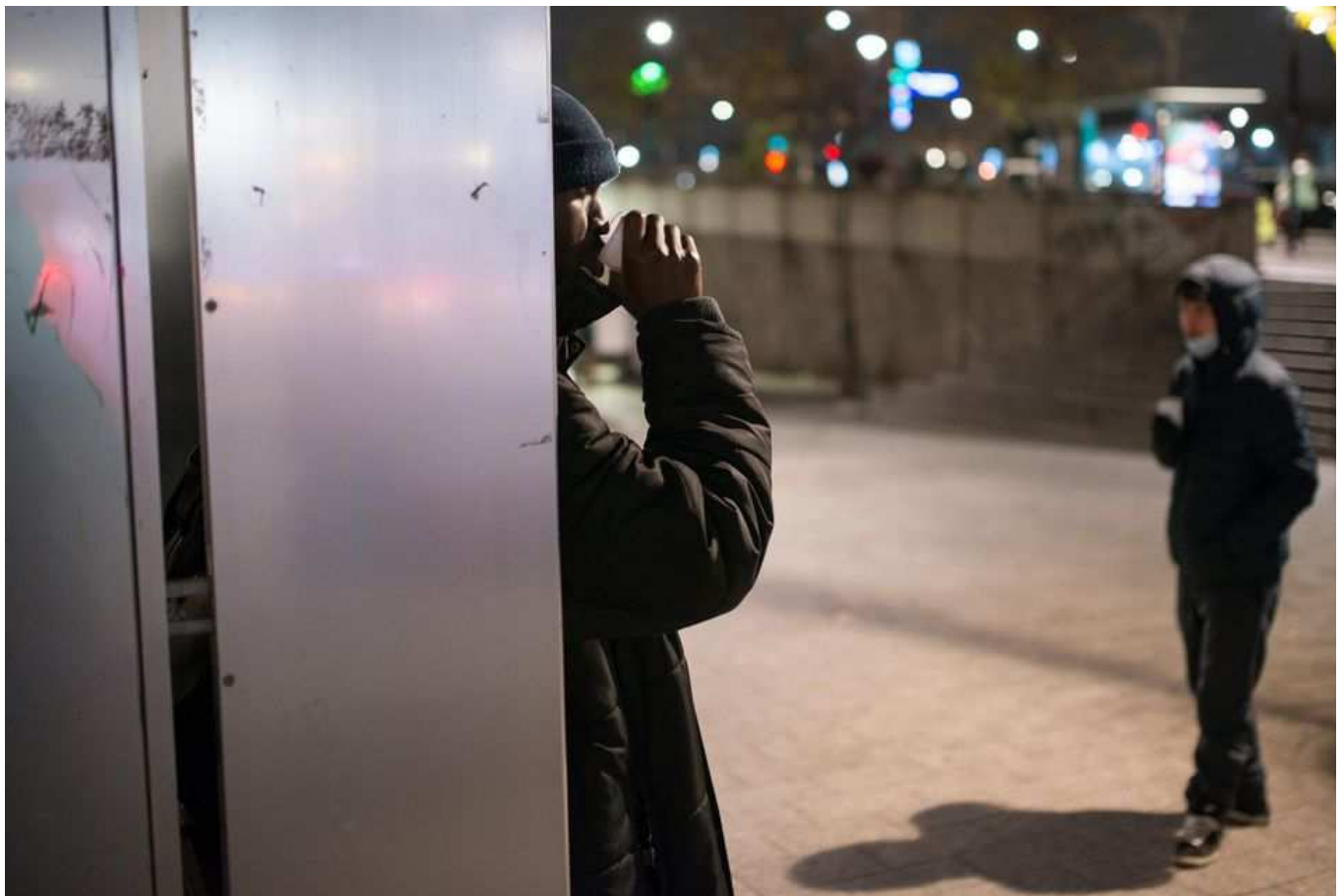


POUR INFORMATION

REPORTAGE ABONNÉS

L'errance se poursuit pour des migrants évacués du campement de Saint-Denis

Par [Elsa Maudet](https://www.libération.fr/auteur/11621-elsa-maudet), photo [Christophe Maout](https://www.libération.fr/auteur/11621-elsa-maudet) (https://www.libération.fr/auteur/11621-elsa-maudet) — 2 décembre 2020 à 10:57



Distribution de repas Porte d'Aubervilliers, mardi à Paris Photo Christophe Maout pour Libération

Deux semaines après la « mise à l'abri » de centaines d'exilés qui occupaient un terrain au nord de Paris, nombreux sont ceux qui vivent dehors ou doivent compter sur la solidarité associative pour tenir le coup.

Ali Agha nous désigne Aziz. « *Regarde, lui, il a été frappé par la police* », avance le jeune Afghane au visage poupon. Son compatriote, casquette camouflage sur le crâne, tient en permanence sous le bras une grande enveloppe kraft tamponnée par l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris (AP-HP). Il nous la tend, invitant à piocher dedans. Dans la nuit parisienne, on tente de percer les mystères de ses radios grâce aux lumières des lampadaires.

Son poignet – maintenu par une attelle – et ses côtes sont amochés. Le garçon de 22 ans ne parle ni français ni anglais, mais connaît le langage des images. Il sort son portable. Au bord d'un boulevard du nord de la capitale, il veut montrer des vidéos, tournées à l'issue de [l'évacuation du campement de Saint-Denis](https://www.liberation.fr/france/2020/11/17/a-saint-denis-avec-les-evacues-du-camp-de-migrants-de-l-ecluse_1805813) (https://www.liberation.fr/france/2020/11/17/a-saint-denis-avec-les-evacues-du-camp-de-migrants-de-l-ecluse_1805813) (Seine-Saint-Denis) où vivaient près de 2 500 migrants, mi-novembre. L'une montre un policier le chassant dans la rue, comme un rat qui dérange, l'autre révèle le coup de matraque qu'il a reçu sur le poignet et qu'il encaisse, accroupi. Il reballe l'encombrante enveloppe contenant ses précieux documents médicaux, la cale de nouveau sous son bras. Il dort dans la rue et n'a d'autre choix que de la trimballer partout avec lui. « *La police est dangereuse. Ce sont les chiens du gouvernement* », lâche son camarade Ali Agha.

À LIRE AUSSI

Après une nuit de violences, des migrants blessés et envoyés aux urgences (https://www.liberation.fr/france/2020/11/24/camp-de-migrants-evacue-la-police-s-est-mise-a-nous-pousser-violemment_1806568)

Des petits groupes d'hommes, afghans notamment, sont réunis dans le XIX^e arrondissement de Paris, dans le quartier Rosa Parks. Ce mardi soir, des bénévoles de l'association Solidarité migrants Wilson sont venus à leur rencontre pour leur distribuer des repas et des boissons chaudes. Il fait 7 degrés ; pas un froid polaire mais, les heures et le vent passant, les organismes se rafraîchissent sérieusement.



Départ de la maraude à vélo pour la distribution de nourriture. Photo Christophe Maout pour Libération

«Je gamberge trop»

Lors du brief d'avant-maraude, Clarisse Bouthier, militante dans l'association, avait prévenu, au micro, l'assemblée d'une trentaine de bénévoles présents : *«On ne sait pas si vous allez trouver ou non des gens. Ça peut être démotivant. Il semble que ce soit fait exprès.»* Voilà deux ans que Solidarité migrants Wilson sillonne, à vélo, les limites nord de Paris à la recherche d'exilés parfois difficiles à atteindre. *«Les gens sont chassés par la police donc ils se cachent. Nous, on cherche les gens qui se cachent»*, résume Philippe Caro, militant lui aussi. Ce soir,

les bénévoles le savent, ils croiseront la route d'individus évacués du campement de Saint-Denis. Certains ont été logés à l'hôtel immédiatement, d'autres ont erré dans les rues, poursuivis par des policiers qui avaient pour mission de les éloigner de la capitale.

À LIRE AUSSI

Face aux violences et au racisme, une institution policière dans le déni(https://www.liberation.fr/france/2020/11/26/face-aux-violences-et-au-racisme-une-institution-policiere-dans-le-deni_1806888)

Ali Agha fait partie des malchanceux qui n'ont pu monter à bord des bus à destination de lieux d'hébergement. Il n'a que 18 ans, dont cinq, déjà, en Europe. Il est arrivé par la Grèce, où il a vécu deux ans et demi. Il sait qu'en vertu du règlement de Dublin, c'est dans ce pays et aucun autre qu'il peut faire une demande d'asile. Mais c'est en France qu'il souhaite être. *«On n'a pas besoin d'argent ou de nourriture, juste d'un sentiment de sécurité»*, plaide-t-il.

Après l'évacuation du campement de Saint-Denis, *«on a marché dans la rue toute la nuit. Personne ne nous a aidés. On n'a pas dormi pendant deux ou trois jours. Quand tu n'as pas d'endroit où dormir, tu ressens du stress et des problèmes dans ton corps. Tu penses à ce qui t'attend. Je faisais 55 kilos quand je suis arrivé en France, il y a trois mois, maintenant j'en pèse 49. Je mange, c'est juste que je gamberge trop»*, analyse le frêle garçon, dont l'ambition est de suivre des cours de français et une formation en mécanique et en «technologie».





Photo Christophe Maout pour Libération

Problème invisible

Naqib, lui, dort dans un hôtel depuis l'évacuation de Saint-Denis. Un lieu où il se sent fliqué, assurant qu'on le prend en photo chaque fois qu'il rentre. *«Je suis un humain, comme toi»*, nous lance-t-il. Lui aussi vient profiter d'un plat chaud distribué par les bénévoles. *«On n'a pas une belle vie»*, lâche le garçon de 24 ans qui raconte avoir fui son village natal occupé par les talibans. L'intervention des forces de l'ordre, le 17 novembre, et les chasses à l'homme qui s'en sont suivies dans les rues de Paris, il n'en revient pas : *«Je n'ai jamais vu cette situation dans mon pays ni dans d'autres pays.»*

Clarisse Bouthier aussi peine à s'en remettre. En parle avec émotion, ressasse les images, les coups, les menaces, les humiliations. *«La chasse à l'homme(https://www.liberation.fr/france/2020/11/23/depuis-l-evacuation-du-camp-de-saint-denis-c-est-la-chasse-a-l-homme_1806365), ce n'est pas nouveau, mais là ça prend des proportions assez balèzes»*, appuie Philippe Caro. La veille, assure-t-on, des migrants ont été chassés de l'Ile-Saint-Denis et de Gennevilliers, dans les départements de Seine-Saint-Denis et des Hauts-de-Seine. *«Le but, ce n'est pas de mettre à l'abri des gens, c'est que le problème ne soit plus visible»*, tranche Philippe Caro. Entre 600 et 1 000 exilés seraient restés sur le carreau après l'évacuation de Saint-Denis.

Ce mardi soir, les bénévoles de Solidarité migrants Wilson ont donné 500 repas sur le point de distribution fixe situé Porte d'Aubervilliers, et

300 autres en mobile, à vélo ou en voiture, dans le nord de la capitale.
«*Tout est parti*», dit Philippe Caro. Sauf les migrants.

À LIRE AUSSI

Après l'évacuation, la rancœur des migrants de la République(https://www.liberation.fr/france/2020/11/24/apres-l-evacuation-la-rancoeur-des-migrants-de-la-republique_1806552)



Préparation de 300 repas dans les locaux du théâtre de la Belle-Etoile à Saint-Denis.
Photo Christophe Maout pour Libération

[Elsa Maudet photo Christophe Maout\(https://www.liberation.fr/auteur/11621-elsa-maudet\)](https://www.liberation.fr/auteur/11621-elsa-maudet)